



CLASSIQUES
GARNIER

MAROT (Patrick), VIGNES (Sylvie), « Espaces de l'actualisation, figures de l'actualité », in MAROT (Patrick), VIGNES (Sylvie) (dir.), *La Revue des lettres modernes. La mémoire et le présent. Actualité de Julien Gracq*, p. 5-11

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12300-2.p.0011](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12300-2.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2010. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

espaces de l'actualisation, figures de l'actualité

DE 1914, où la déclaration de la guerre à Saint-Florent lui fournit son plus ancien souvenir distinct, à 2007 où il s'éteint en pleine possession de ses moyens intellectuels, Julien Gracq a entièrement traversé le xx^e siècle, et il s'est laissé traverser par lui beaucoup plus que ne le suggère une image publique un peu figée de « grand classique », indifférent aux modes et aussi fidèle à ses premiers engagements littéraires qu'à son premier éditeur José Corti.

Il est d'usage de souhaiter les centenaires — voire les cinquanteannaires ! — des artistes majeurs. L'occasion ne saurait cependant être celle d'un second enterrement ou d'un bilan posthume : l'un et l'autre sont en effet interdits par la récente recrudescence de l'intérêt du public (dont témoignent — outre l'inscription de Gracq aux programmes des agrégations de Lettres — diverses manifestations antérieures à la mort de l'écrivain et la large couverture médiatique de celle-ci), par la continuité de la recherche portant sur son œuvre, par la reconnaissance patente de son influence ou de sa dimension tutélaire par nombre d'écrivains beaucoup plus jeunes.

C'est donc bien son actualité qu'il s'agit d'interroger.

Actualité d'une création qui, tout en assumant l'héritage de la littérature antécédente (les Romantismes, Rimbaud, Lautréamont, voire le Surréalisme même, que Gracq rejoignit « à distance » et tardivement), n'a cessé de prendre ses lecteurs à contre-pied et de frayer des voies parfois peut-être trop singulières pour être d'emblée reconnues et étiquetées.

Actualité d'un dialogue de l'écrivain avec ses contemporains, quelquefois poursuivi de la manière la plus directe à travers

pamphlets et hommages (on ne sait encore à peu près rien de la correspondance), souvent établi par les œuvres elles-mêmes que l'on sait investies par un imaginaire de l'Histoire, mais qui sont plus en prise qu'on n'a coutume de le dire — et plus âprement — avec les débats actuels du monde des Lettres, ceux du monde de la critique et ceux du monde tout court.

Actualité enfin d'une pratique d'écriture jalousement défendue contre toute dramatisation, mais qui n'en constitue pas moins un engagement profond et exigeant de soi. Les lecteurs de Gracq savent bien que cette haute idée de la littérature qu'il a en partage avec Breton et Jünger — deux de ses contemporains qu'il admire et cite le plus volontiers — n'est ni tour d'ivoire ni posture pompeuse de supériorité, mais bien ce qui toujours l'a poussé à sonder les lignes de force selon lesquelles notre rapport au monde et à la langue se fait plus intense et plus alerté, à conduire les médiations sensorielles et culturelles vers l'expression de l'immédiateté ou de l'imminence : « *Mais déjà une porte bat derrière la porte : quelqu'un va venir.* » (*PÎ*, 457). Il y va en effet, à travers la littérature, de la vie même, puisque le modèle explicite est celui de ces oiseleurs qui ont, à l'instar de Rimbaud, le rare privilège de « *rappor[er]* » du « *gibier vivant* » (*LI*, 155).

Si le « chantier » Gracq apparaît largement ouvert, c'est d'abord — structurellement, si l'on peut dire — parce que la critique a affaire à une œuvre qui conçoit la littérature — ou l'écriture — comme « *work in progress* » (*En*, 654) (Gracq est bien, sur ce point, disciple de Valéry) ; c'est aussi, par un effet évidemment lié aux circonstances, parce que le legs qu'a fait l'écrivain de ses manuscrits à la BnF ouvre des perspectives nouvelles pour une appréhension plus fine encore de cette actualité de l'écriture : il y a là, de toute évidence, un programme prioritaire pour de prochains travaux.

Les textes ici présentés explorent cette actualité de l'œuvre à travers plusieurs biais.

À travers un premier ensemble d'études, intitulé « Une Écriture "blasonnée" », se poursuit une enquête sur quelques dispositifs d'écriture où prennent forme les constructions réciproquement impliquées du temps et de l'espace, et où s'emblématise spéculairement l'élaboration d'une relation des textes au monde sensible.

C'est ainsi à un examen des différents et successifs modes d'articulation, dans l'ensemble de l'œuvre, du présent de l'écriture et du passé vécu que s'attache la réflexion de Patrick Marot (Université de Toulouse II). Un tel examen amène inévitablement une confrontation différenciatrice avec le modèle proustien — confrontation étudiée par Sylvie Vignes (Université de Toulouse II) qui met plus largement l'accent sur les blancs d'une construction mémorielle sélective et émotionnellement polarisée. Au dispositif proprement romanesque de franchissement de la clôture textuelle et de débordement vers le réel qui est le propre de l'« *enceinte fermée* » (L2, 329) étudiée par Cédric Chauvin (É.N.S. Lyon), s'oppose, dans les textes issus de la pratique fragmentaire, la distribution réversible entre éloignement et proximité, entre rétrospection et anticipation qu'Élisabeth Cardonne-Arlyck (Vassar College, New York) exemplarise à travers le motif producteur de la « rose des vents » et le jeu de contraintes et de liberté qu'elle organise. Dans le même esprit, mais selon un autre dispositif, la communication de Jean-Yves Laurichesse (Université de Toulouse II) examine quant à elle, à travers la figure emblématique de l'archive de pierre, les dynamiques de tension et de polarisation contradictoires qui lient étroitement entre eux *La Forme d'une ville* et *Autour des sept collines*. Au croisement de ces logiques contraires, la « fougère-aigle », dont Agnès Castiglione (I.U.F.M. de Saint-Étienne) examine le pouvoir de connexion symbolique dans *Un Balcon en forêt*, blasonne synthétiquement les plans hétérogènes de ce texte fondamentalement équivoque et refigure la relation à la merveille.

*

Un deuxième espace de questionnement (intitulé «Lieux et détours de la mémoire») est celui que fournit la spatialisation de la mémoire, aussi bien dans les textes relevant de la fiction que dans ceux qui s'en écartent. Le devenir-ruine de certains pay-sages urbains de Gracq est ainsi examiné par André-Alain Morello (Université de Toulon) comme une des formes privilégiées où se disent les représentations symboliques de l'Histoire et de l'histoire de la littérature. Les espaces référentiels communiquent entre eux dans les jeux, à la fois indissociables et distincts, de la reconstruction mémorielle et de la construction poétique. C'est ce que montre Béatrice Damamme-Gilbert (Université de Birmingham) à propos de la Flandre hollandaise et de la forêt d'Ardenne, qui s'appellent réciproquement et se prêtent aux effets de recouvrement/découvrement d'un palimpseste. La nostalgie propose encore un autre mode d'articulation temporelle, auquel s'attache — dans une perspective freudienne — Guillaume Pajon (Université d'Amiens) à propos du souvenir d'enfance dans *La Presqu'île*. L'étude de Llewellyn Brown (Université de Paris X), dans la continuité des travaux de Lacan et d'Anzieu, confronte les dynamiques pulsionnelles de la fable et de l'écriture, l'Autre innommable, terrifiant et désiré étant mis à distance par cette dernière, le dynamisme angoissant du vide appelant la compensation d'une jouissance du corps maternel de la nature.

L'objectivation spatiale du temps — qu'il soit celui de la mémoire collective ou de la mémoire individuelle, l'un et l'autre intimement liés chez Gracq comme il a déjà été montré dans une précédente livraison de cette Série (*Julien Gracq 3*) — se produit en l'occurrence sur le mode de polarisations émotionnelles et culturelles fortes dont *Autour des sept collines* offre une manifestation exemplaire, particulièrement mise en valeur par l'étude de Philippe Berthier (Université de Paris III) qui lit en Rome tout un travail de «*démaillage de la trame humaine*» antipathique aux principes mêmes de la poétique gracquienne. La refiguration du

temps et de l'espace par l'écriture est ainsi rendue inséparable de son inscription physique, qu'attestent diversement la flânerie (Élisabeth CARDONNE-ARLYCK), la respiration (Philippe BERTHIER), mais aussi le sport dont Denis Labouret (Université de Paris IV) montre que les évocations nombreuses et variées impliquent, à travers la représentation du corps, les enjeux esthétiques mêmes de l'œuvre.

*

La troisième section du volume — « Le Grand chemin » — reprend cette problématique des modes d'implication réciproques du temps et de l'espace en partant plus spécifiquement des représentations de ce dernier. Il y a bien chez Gracq une poétique de l'espace au sens où l'entendait Bachelard (dont on rappelle qu'il fut parmi les références critiques favorites de l'écrivain). L'un de ses motifs privilégiés en est justement le « grand chemin » que l'œuvre suit depuis la première page de *Au château d'Argol* jusqu'au titre du dernier recueil de fragments (*Carnets du grand chemin*), et dont on peut faire, reprenant cette fois la terminologie de Bakhtine, le « chronotope » gracquien par excellence. Ce motif permet en effet d'associer les termes du « continuum » spatio-temporel de l'histoire et de la géographie, dont les données sont co-présentes tout au long de la production de Gracq, et que Jean-Yves Debreuille (Université de Lyon II) articule selon les avatars d'un conflit permettant de lire les différences de poétique au sein de l'œuvre. Cette attention conférée aux dynamiques tensionnelles conduit à privilégier lisières et frontières, à faire de l'entre-deux l'espace d'un mouvement contradictoire que Carol Murphy (Université de Gainesville, Floride) analyse à partir des concepts deleuziens de territorialisation et de déterritorialisation. C'est encore ce qui légitime l'importance conférée à la notion de « milieu », dont Hervé Menou (Université d'Angers) souligne également que loin de tout enclavement ou réduction identitaire, il se définit par les échanges et les flux qui le traversent. Le partage se fait entre les lieux élus, lieux ouverts et de respiration,

et les lieux atones ou étouffants — partage étudié dans ses valeurs émotionnelles comme dans ses implications idéologiques par Isabelle Casta (I.U.F.M. d'Amiens). Plus que son aboutissement, figuré par un Graal qui ne peut passer qu'au loin, c'est le grand chemin lui-même qui est l'aventure et qui lui donne, dans les deux acceptions du terme, son sens — aventure surexposée dans ses références mythiques ou délicieusement désuètes comme le montre Marianne Lorenzi (Université de Paris IV), aventure conçue ironiquement comme un jeu (un flipper ?), mais où il y va, rien de moins, de la possibilité de fabriquer du sens dans le monde moderne.

Si les implications réciproques de la mémoire et du présent permettent de rendre compte assez largement de cette poétique de l'actualisation dont relève à bien des égards l'œuvre de Gracq, il convenait de faire sa part à une dimension souvent occultée de l'écrivain : celle de son inscription *de* et *dans* l'actualité — tant pour ce qui concerne les objets et débats dont il est contemporain ou qu'il se rend contemporain, que pour attester sa présence d'homme. L'étude érudite d'Atsuko Nagai (Université Sophia, Tokyo) s'attache à dégager le sens et la fonction de la référence à Lautréamont — référence stratégique non seulement dans la réflexion historiquement située que mène Gracq sur la création littéraire, mais aussi dans son positionnement politique. La communication de Dominique Perrin (I.U.F.M. de Lyon) propose pour sa part de formuler — au croisement des enjeux critiques et épistémologiques les plus contemporains — une « poïétique » de Gracq. La figure d'Ernst Jünger, primordiale depuis la découverte éblouie de *Sur les falaises de marbre* pendant la guerre, est diversement abordée par Bruno Tritsmans (Université d'Anvers) et Roland Bourneuf (Université Laval, Québec). Le premier offre en effet une réflexion sur l'évolution de l'imaginaire de l'Orient chez l'écrivain, et des références au Romantisme allemand et à Jünger auxquelles les œuvres font richement mais diversement écho ; le second s'intéresse pour sa part au dialogue et aux influences réciproques qu'ont nourris, dans leurs œuvres ou en-dehors, Gracq et son aîné allemand. La référence à Jünger est encore présente,

parmi d'autres, dans l'étude que propose Edgar Sallager (Université de Klagenfurt) des différents moments de la réception de l'œuvre de Gracq dans le monde de langue allemande, et des heurs et malheurs de la traduction qui l'ont jalonnée.

L'actualité de l'écrivain est enfin l'attestation de la présence de l'auteur. Deux de ses intimes ferment ainsi ce cycle de contributions par des témoignages privilégiés : Jacques Boislève, journaliste, directeur de revue et confident de longue date, qui livre un florilège souvent inédit et par là même précieux des affinités et inimitiés littéraires de Gracq ; Dominique Rabourdin, écrivain, journaliste et réalisateur, qui fait un point précis et éclairant sur le « testament » — entendu au sens juridique — laissé à sa mort par l'écrivain. Le volume s'achève avec la présentation du fonds « Julien Gracq » de la Bibliothèque Universitaire d'Angers par Georges Cesbron qui en fut l'instigateur, fonds qui constitue un ensemble documentaire sans équivalent sur le plan critique.

On ne peut que se réjouir de la dimension internationale, largement attestée par le présent volume, de cette actualité de l'œuvre de Gracq et de son audience critique. Le Centenaire ne boucle ni n'accomplit rien, n'inaugure rien. Il manifeste seulement que le « témoin » continue à passer entre les générations de chercheurs, dont on a tenu à ce qu'elles soient toutes représentées ici, et que le dernier vers de tel poème de Rimbaud vaut toujours pour l'écrivain comme pour la littérature : « *Ce n'est rien ! J'y suis ! J'y suis toujours !* »¹.

Patrick MAROT
Sylvie VIGNES

1. Arthur RIMBAUD, *Œuvres complètes* (Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1972), « *Qu'est-ce pour nous mon cœur...* », p. 71 (cité I, 531 et 930).